

HISTOIRE DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE EN EUROPE MÉDIANE DES ORIGINES À 1989

sous la direction de A.Chalvin, J.-L. Muller, K.Talviste et M. Vrinat-Nikolov
Collection « Interférences », Presses Universitaires de Rennes, 2019, 434 pages
ISBN : 978-2-7535-7611-7

Irina DEVDEREA¹

La récente parution du volume de l'*Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane* peut être certainement inscrite dans la tendance bien raisonnée de défendre et préserver l'unité de l'Europe. Le dessein des auteurs de combler la « lacune » d'études sur l'évolution de la traduction et son rôle sur la formation non pas d'une seule culture nationale, mais des cultures de toute une aire géographique – la partie médiane de l'Europe dans notre cas, – est doublé par l'intention de faire mieux connaître, « à l'heure où les Européens doutent de leur unité », les cultures autres que celles de l'Europe Occidentale qui sont, par contre, assez bien diffusées, et de contribuer de cette manière « à renverser des stéréotypes et favoriser le rapprochement des représentations mutuelles ».

Le volume constitue le résultat du travail de toute une équipe de professionnels en matière de langues, littératures et traductions : vingt-six spécialistes engagés et trois cents huit ouvrages consultés. L'histoire vise les traductions littéraires vers seize langues qu'on retrouve aujourd'hui dans l'Europe médiane, plus précisément: l'albanais, le bulgare, le croate, l'estonien, le finnois, le hongrois, le letton, le lituanien, le macédonien, le polonais, le roumain, le serbe, le slovaque, le slovène, le tchèque et l'ukrainien. L'ouvrage s'ouvre par une *Introduction* dans laquelle le groupe directeur présente le projet et ses objectifs, la manière dont a été organisé le processus d'élaboration de l'histoire et quelques précisions à propos des toponymes, des anthroponymes et des titres de traductions cités dans le texte. Toujours dans l'*Introduction* on avance les arguments qui ont conduit les auteurs à considérer la région médiane de l'Europe, située entre le monde germanique et le monde russe, une « aire traductionnelle cohérente » susceptible de constituer l'objet d'une histoire, à savoir :

1. C'est grâce à la traduction de textes religieux que se sont développées toutes les langues écrites devenues par la suite des langues nationales des états actuels de l'Europe médiane.
2. Les éveils nationaux qui ont entraîné la création des nations et la constitution des états modernes se sont produits assez tard dans tous les pays de cette partie de l'Europe – aux XVIII^e-XIX^e siècles .
3. Tous les pays de l'Europe médiane occupaient presque toujours une position de périphérie lorsqu'il s'agissait de la germination et de la

¹ Université „Ștefan cel Mare” de Suceava, Roumanie, imira5@yahoo.com

propagation de nouvelles idées culturelles, à l'Europe Occidentale revenant, par contre, le rôle de centre.

4. Le développement de toutes les littératures nationales de l'Europe médiane est dû en grande partie à la traduction.
5. Tous les pays de cette région européenne ont subi, après la Seconde Guerre mondiale, l'influence de l'Union Soviétique ressentie aussi au niveau de la pratique de la traduction.

Ainsi peut-on observer qu'en dépit de la multitude d'« espaces linguistiques » que suppose l'Europe médiane il existe néanmoins « de fortes similitudes du point de vue des modalités d'exercice de la traduction et du rôle culturel joué par celle-ci. » (7)

Le volume de l'*Histoire* comporte quatre parties, chacune correspondant à l'une des quatre périodes identifiées dans l'évolution de la pratique traductive dans l'aire de l'Europe médiane. En fait, ces segments temporels ne sont pas les mêmes pour toutes les langues et littératures concernées. Les dates du début et de la fin de la période diffèrent d'une nation à l'autre. Ce sont les « facteurs de cohérence » qui déterminent les périodes. Ainsi, une première étape dans l'histoire de la traduction en Europe médiane se confond avec la période où la traduction visait, à peu d'exceptions, les textes religieux et fut saisi son importante contribution à la formation des langues littéraires. La deuxième étape est attribuée à la période où la traduction se manifesta comme un catalyseur de l'apparition des littératures nationales. Pour ce qui est de la troisième étape, elle correspond à l'époque moderne où, suite à l'émancipation des nations, se sont constitués les états actuels, la traduction ayant le rôle de propager les idées avant-gardistes. La dernière étape commence à une date fixe qui est la même pour toutes les langues et littératures – 1945. Il s'agit de la période de l'après-guerre lorsque la traduction fut pratiquée dans la plupart des pays de l'Europe médiane dans les conditions d'un régime totalitaire dont la chute allait se produire en 1989, année considérée la fin de cette période.

L'exposé historique s'achève par quelques pages de conclusions qui viennent offrir une perspective plus facile à saisir de l'évolution de chacun des multiples aspects de la traduction – objet de la traduction, manière de traduire, figure du traducteur, réflexions sur la traduction, rôle de la traduction. Le morcellement à l'intérieur du volume des discours au même sujet, causé par la nécessité d'envisager séparément, dans leur intégralité, les quatre périodes de l'histoire, semble rendre difficile la perception des changements produits au long des années dans l'acceptation de chacune des composantes de l'activité de traduction. Alors que les paragraphes conclusifs tracent des lignes séparées en construisant de vrais graphiques qui reflètent à part les variations du rôle de la traduction, des modes de traduire, des réflexions sur la pratique de la traduction, du statut du traducteur et des flux traductifs en fonction des événements historiques et des conditions sociales et politiques, elles aussi variables.

Dans la *Conclusion* les coordonnateurs du volume insistent sur les deux missions qu'ils attendent que cette histoire de traduction accomplisse : d'une part « réduire [l'] altérité en favorisant la prise de conscience de l'*européanité* profonde de l'Europe médiane, au-delà des « identités » multiples qui se rejoignent ou se heurtent dans cet espace culturel multilingue » (369) et de l'autre part « faire émerger des questionnements nouveaux, propres à renouveler l'histoire littéraire et la littérature comparée » (370).

Afin d'aider les lecteurs à identifier la ville à laquelle on fait référence dans le texte, à la fin du volume on retrouve le compartiment des *Noms de villes* contenant une liste organisée en ordre alphabétique des villes disputées au cours de l'histoire entre plusieurs pays, qui conservent même aujourd'hui plusieurs formes provenant des langues différentes. Toujours pour faciliter l'orientation du lecteur, les coordonnateurs de l'histoire ont annexé au volume un index des noms propres et onze cartes qui reproduisent la constitution dans le temps des états actuels de l'Europe médiane.

Ayant parcouru la structure du livre, il est temps de s'adonner au contenu. Tout comme on l'avait annoncé dès le début la première partie du volume est consacrée à une première étape de l'évolution de la traduction en Europe médiane. Il s'agit de la traduction des textes religieux, pratique qui surgit au IX^e siècle au centre de l'aire traductionnelle concernée, plus précisément au royaume de Grande-Moravie, et fut due au travail de Cyrille, le créateur du premier alphabet slave - la glagolite, Méthode et leurs disciples. Dans un premier chapitre sont réunis les résultats des recherches susceptibles de fournir des renseignements sur les premiers textes traduits dans les différents espaces linguistiques de l'Europe médiane. On apprend de cette manière que les premières traductions religieuses furent réalisées en vieux slave dans l'aire actuelle de la Bulgarie et de la Macédoine. Ensuite le phénomène de la traduction de la Bible se répandit dans d'autres aires visant aux XIV^e-XV^e siècles le tchèque et le hongrois. La Réforme engendra une nouvelle vague de traductions qui allait atteindre durant les XVI^e-XVII^e siècles les langues d'autres espaces de l'Europe médiane : le polonais, le slovaque et le slovène de la zone centrale, les langues de la région baltique et même l'ukrainien et le roumain au sud-est. À ces informations s'ajoutent les noms des traducteurs des premières traductions religieuses et les noms des villes où la pratique traductive fut exercée. En plus, toutes les traductions sont encadrées dans le contexte des événements historiques qui marquèrent cette première période de six-sept siècles et influencèrent l'activité traductrice.

Après avoir passé en revue les textes traduits, les auteurs se focalisent sur la pratique de la traduction pour répondre aux questions : qui traduit ? comment et dans quelles conditions traduit-on ? Bien que les espaces linguistiques analysés soient assez différents, il y a des ressemblances qui amènent aux mêmes réponses. La plupart des traducteurs de cette époque-là avaient des origines aristocrates ou bourgeoises et faisaient partie de l'une des trois catégories : ecclésiastiques consacrés entièrement à la pratique de la

traduction ; hommes d'Église qui en dehors de leurs activités s'adonnaient à l'enseignement ou à l'écriture et la traduction ; laïcs qui pratiquaient la traduction parallèlement à leurs occupations habituelles. Pour ce qui est des conditions de traduction, celle-ci était « promue, encouragée et financée en grande partie par le souverain commanditaire. » (47) Cela fut valable aussi bien pour le royaume bulgare, le royaume de Bohême et la Pologne, que pour les régions des actuelles Hongrie et Ukraine. Dans la manière de traduire deux tendances se distinguèrent : d'une part il y avait les traducteurs très respectueux de la lettre du texte sacré, d'autre part – les traducteurs soucieux de transmettre le sens du texte religieux. Les cas n'étaient pas rares lorsque les traducteurs expliquaient dans des préfaces ou des prologues leurs modes de traduire. La conclusion des auteurs de l'*Histoire* est que les commentaires des traducteurs semblent correspondre au « topos caractéristique du Moyen Âge : celui de la modestie et de l'humilité, de la *captatio benevolentiae*. » (53)

Un autre aspect qui intéresse les auteurs de l'ouvrage et qu'ils se proposent de dévoiler est l'influence que la traduction eut, à sa première époque, sur les langues vernaculaires. Les spécialistes des langues différentes de l'Europe médiane démontrent que la traduction des textes religieux a joué un rôle considérable dans la standardisation des langues vernaculaires en contribuant à la constitution des normes écrites et en influençant la prononciation, le lexique ou la grammaire de certaines langues. Elle favorisa aussi la reconnaissance des langues dans lesquelles les textes religieux furent traduits et cela dans les conditions où le dogme des trois langues sacrées – le grec, le latin et le vieux slave – existait encore.

La première partie du volume s'achève par un chapitre concernant deux aspects non moins importants de la traduction : la diffusion et la réception. On y montre l'évolution du support utilisé pour diffuser les textes traduits à partir des manuscrits jusqu'aux textes imprimés d'abord à l'étranger, dans les centres culturels de l'Europe Occidentale, puis dans les propres imprimeries des villes de l'Europe médiane. On apprend ainsi que c'est sur les territoires polonais, tchèque et hongrois que furent fondées au XV^e siècle les premières imprimeries de l'aire traductionnelle qui fait l'objet de cette *Histoire*. Les auteurs offrent des informations exactes sur les années de la parution des premières imprimeries dans diverses régions de l'aire en indiquant les plus grands centres d'impression. En même temps, ils font remarquer les conjonctures qui influencèrent l'impression des textes religieux dans certains espaces de l'Europe médiane et les relations qui s'établirent entre les pays où les ateliers d'imprimerie étaient déjà fondés et leurs voisins où l'impression encore manquait. En ce qui concerne l'évolution du public, puisque la plupart de la population des villes et les paysans étaient analphabètes, le nombre de lecteurs est assez réduit jusqu'au XVII^e siècle, mais dès lors le lectorat s'élargit progressivement.

La deuxième partie de l'*Histoire* – *La traduction et la formation de la littérature profane* – suit la même logique du discours. C'est-à-dire on commence

par le chapitre des textes traduits. La présentation des traductions littéraires réalisées dans les trois zones distinguées de l'Europe médiane (le centre, le sud-est et l'Europe baltique) est faite selon une chronologie qui comporte trois périodes : « la Renaissance, qui vit se développer dans certaines langues (tchèque, polonais, hongrois, croate) la traduction profane ; la période allant de l'âge baroque aux Lumières, qui marqua dans ces langues la généralisation progressive de la traduction comme pratique littéraire et l'apparition des premières traductions profanes dans la plupart des autres langues ; le XIX^e siècle, au cours duquel les activités de traduction s'intensifièrent et participèrent partout à la formation ou à la revitalisation des littératures nationales. ». (74) L'information offerte, parfois très épaisse et touffue à notre avis, doit conduire le lecteur à surprendre la métamorphose du spectre des littératures et des genres traduits prioritairement dans chacune des langues vernaculaires au long de ces trois périodes.

L'exposé de la deuxième partie continue selon le même schéma que la partie précédente : ce sont les figures des traducteurs et leurs modes de traduire qui sont mis en lumière dans les deux chapitres suivants. On constate qu'à cette étape de l'histoire de la traduction l'origine des traducteurs est plus diversifiée que dans la période précédente (fils de nobles, bourgeois, fermiers, artisans ou même paysans) et qu'une bonne partie des traducteurs fit, grâce au développement de l'enseignement, des études supérieures soit à l'étranger soit dans leurs pays d'origine. Un autre fait spécifique que les auteurs invitent à observer est l'apparition, au XIX^e siècle, sur la scène de la traduction des premières traductrices. Quant au statut du traducteur, puisque la traduction littéraire n'était pas encore considérée une profession et cette activité était peu rémunérée, les traducteurs exerçaient en parallèle d'autres métiers. Ce qui les poussait traduire était leur désir d'« instruire » les lecteurs, « de leur donner le goût de la lecture, de les divertir », ou bien encore de cultiver le goût esthétique des compatriotes et d'enrichir la propre littérature, mais parfois il arrivait qu'on traduisît « par mission ». (136) Ces motivations différentes déterminèrent les traducteurs, tout comme les spécialistes le disent dans l'*Histoire*, à traduire de manières différentes. Ainsi, là où dominait l'intérêt didactique et, plus spécialement, dans les pays où les traductions littéraires parurent avant le développement des littératures nationales, c'est la traduction-adaptation ou même l'appropriation qui était pratiquée. L'éthique de la traduction et le respect de la « manière d'écrire » de l'auteur ne sont mis en discussion qu'au début du XIX^e siècle.

Les trois derniers chapitres de la deuxième partie traitent de la traduction en rapport avec les langues dans lesquelles on traduisait, les littératures nationales et les sociétés réceptrices. Selon les auteurs de l'*Histoire*, dans plusieurs espaces linguistiques de l'Europe médiane la traduction littéraire contribua à l'émergence même de la littérature nationale. Toujours la traduction se fit « coupable » de la naissance du théâtre en langue locale. Plus encore, elle favorisa l'évolution des genres littéraires et l'introduction des courants littéraires

occidentaux – le romantisme, le réalisme et le naturalisme – dans les littératures en langues vernaculaires. La nouveauté au chapitre de la réception est la censure. Ce phénomène est présenté dans le contexte des conditions politiques et sociales caractéristiques de chaque pays. Pour la diffusion des traductions les auteurs du volume indiquent trois pratiques : les périodiques, le livre imprimé diffusé par souscription ou par des réseaux de librairies et bibliothèques, le théâtre. Selon eux la diversification des réseaux de distribution des traductions et l'accès moins limité à l'enseignement ont conduit à la formation d'un lectorat plus vaste et hétérogène du point de vue de l'origine sociale.

La troisième partie du volume – *La traduction et la modernité littéraire* – est consacrée, évidemment, à la troisième étape de l'histoire de la traduction en Europe médiane, étape qui se confond avec l'époque moderne. Puisque c'est la période marquée par une suite d'événements historiques qui laissèrent des empreintes sur la carte de l'Europe en traçant de nouvelles frontières et entraînèrent la formation des nations actuelles de l'Europe, les auteurs ont considéré nécessaire de commencer par introduire les lecteurs dans l'atmosphère de l'époque en leur faisant apprendre *le contexte historique de la modernité* et le statut que chaque langue visée avait au moment de l'« avènement de la modernité littéraire ».

Une autre chose qui a fait les auteurs remodeler l'exposé de la troisième partie et la présenter différemment des deux premières est la diversification des sources dont provenaient les textes à traduire, phénomène observé à partir du XIX^e siècle. Si dans la période de la traduction des textes religieux ce sont le grec et le latin qui représentaient des langues sources prépondérantes, avec les traductions littéraires ces langues cèdent la place aux langues des littératures occidentales (l'allemand, le français), auxquelles s'ajoutent d'autres langues d'importance locale. Ainsi, les auteurs de l'*Histoire* s'attachent à révéler « la volonté (des traducteurs) de *changer d'orientation* : de se libérer des sources dominantes, d'élargir les horizons et le répertoire, de compléter la littérature accessible en langue maternelle sur le plan géographique et linguistique [...] aussi bien que temporel [...] » (212). Ils font suivre les flux de traduction dans chaque région de l'aire traductionnelle concernée en mettant en évidence le rôle de l'allemand, du français et du russe qui servaient, chacun dans sa zone d'influence, de relais pour la traduction des littératures écrites en langues moins accessibles.

Dans les trois chapitres suivants on aborde les trois sujets constants : les traducteurs, les modes de traduire et le rapport traduction-littérature nationale. Les nouveautés que les auteurs de l'*Histoire* font observer à ces sujets consistent dans : la visibilité et la reconnaissance que le traducteur gagna dans la période moderne ; la multiplication des cas où les traducteurs étaient en même temps écrivains ou poètes ; « l'avènement d'une véritable critique de la traduction » (229) qui mit en discussion des problématiques relatives aux modes de traduire telles *traduction directe ou indirecte, traduction collective, traduction libre ou soucieuse d'exactitude, traduction (de la poésie) en vers ou en prose, traduction « ethnocentrique » ou*

« décentrée » ; la diffusion grâce à la traduction littéraire des modèles et des courants modernes, mais aussi l'influence de la traduction sur la forme et le contenu de l'œuvre des écrivains qui pratiquaient la traduction.

La dernière partie de l'*Histoire – Traduire sous le totalitarisme* – comporte quatre chapitres conçus à présenter une analyse de la pratique de la traduction et de son rôle dans la période qui suivit la Seconde Guerre mondiale. Comme on l'a vu dans la partie précédente, les auteurs du volume ne se lancent pas à la réponse aux questions habituelles : qui, que, comment traduit-on ? sans faire une incursion dans l'histoire pour décrire les conditions politiques et montrer les particularités du contexte dans lequel on pratiquait la traduction. Cette fois-ci une *Introduction* offre des renseignements sur les conséquences de la guerre dans les régions de l'Europe médiane, l'évolution des régimes communistes et la spécificité du champ littéraire à l'intérieur de cet espace, l'accent étant mis sur le contrôle politique et la censure, l'édition clandestine et le réalisme socialiste que l'on voulait voir surgir de toute œuvre littéraire.

Toutes les nouveautés de cette période sont donc en relation avec le régime totalitaire installé dans la plupart des pays de l'aire traductionnelle qui nous intéresse. Ainsi, les textes à traduire étaient choisis par des organes officiels, d'habitude les unions des écrivains, « une géographie dirigée » ayant été établie en fonction de l'orientation politique du pays de la littérature-source sans tenir compte parfois de la valeur littéraire du texte. Cela explique la domination de la littérature russe qui dura jusqu'au dégel lorsque les littératures occidentales revinrent sur le devant de la scène de la traduction, mais aussi l'entrée sur cette même scène des littératures nationales minoritaires et des littératures des pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique Latine, considérées des littératures des « pays frères ». La censure obligea les traducteurs à chercher des moyens spéciaux pour traduire certains passages incommodes ou recourir à l'impression clandestine pour diffuser des traductions interdites par le pouvoir central. Cela entraîna la formation d'un nouveau lecteur, curieux, capable de lire entre les lignes.

Au chapitre du statut du traducteur la nouveauté réside dans la professionnalisation de l'activité ce qui procurait au traducteur une appréciation de plus et parfois des privilèges. Un autre fait marquant qui se produisit dans la période de l'après-guerre dans notre aire traductionnelle fut la constitution des associations des traducteurs littéraires, dont le rôle était non seulement de contrôler l'activité des traducteurs, mais aussi de s'occuper du niveau professionnel de ses membres et d'influencer de cette manière la qualité des traductions.

Le débat sur les modes de traduire qui s'anima pendant la période précédente continue après la guerre, mais cette fois-ci beaucoup plus de voix plaident pour le respect du sens et de la manière d'écrire de l'auteur à la fois. Le paratexte de la traduction est toujours utilisé par les traducteurs pour exprimer leurs réflexions sur la traduction, cependant une nouvelle pratique apparaît, celle de réunir les réflexions accompagnées d'exemples dans des ouvrages

séparés, entièrement consacrés à la théorie et à la pratique de la traduction. Selon les auteurs du volume les plus « grands noms » des traducteurs-théoriciens se trouveraient en Tchécoslovaquie – Jiří Levy, Anton Popovič et Dionyŷ Ďurišin, la Pologne, la Hongrie, la Bulgarie et la Roumanie, elles aussi, ayant offert dans cette période des ouvrages théoriques sur la traduction.

La partie finale du volume s'achève par un sous-chapitre dans lequel les auteurs font apprendre, comme ils l'ont fait pour chaque époque, le rôle de la traduction et l'influence des littératures traduites sur les littératures nationales de l'Europe médiane. Dans cette dernière période analysée la traduction eut le rôle de maintenir le contact avec le monde occidental en dépit de la fermeture des frontières entre les deux Europes. Grâce aux littératures traduites de nouveaux genres, tels l'humour noir, la science-fiction, le roman psychologique ou le haïku et le limerick ont été adoptés et se sont développés dans les littératures nationales d'accueil.

Réunir dans un seul livre les histoires d'une quinzaine de langues et littératures qui naquirent aux époques différentes et se développèrent à divers rythmes, en essayant de suivre un fil qui les rassemble autour de soi, semble être vraiment un projet ambitieux. Nous n'avons qu'à faire abstraction des imperfections rencontrées dans ce volume, imperfections que les auteurs eux-mêmes déclarent avoir laissé passer dans leur ouvrage qui « reflète (une) hétérogénéité et accorde, selon les chapitres ou les sections, plus de place à certaines langues qu'à d'autres » et « ne saurait avoir la cohérence rédactionnelle d'un ouvrage conçu et rédigé par un seul auteur maîtrisant son projet de bout en bout », puisque « rédigé à plusieurs mains et sur une assez longue période (sept ans) » (11). Ce qui mérite d'y être mis en valeur c'est la noble intention des coordonnateurs du volume de combler une lacune en s'assurant le rôle de pionnier dans la conception d'« une histoire *aréale* de la traduction centrée sur une partie de l'Europe encore très méconnue dans le monde francophone » (11) et de démontrer que les décalages temporels dans l'évolution de la traduction ne sont que « des temporalités qui divergent et se rejoignent selon les époques et les besoins culturels » et qu'il convient de « considérer l'Europe médiane comme un espace polycentrique » (372).